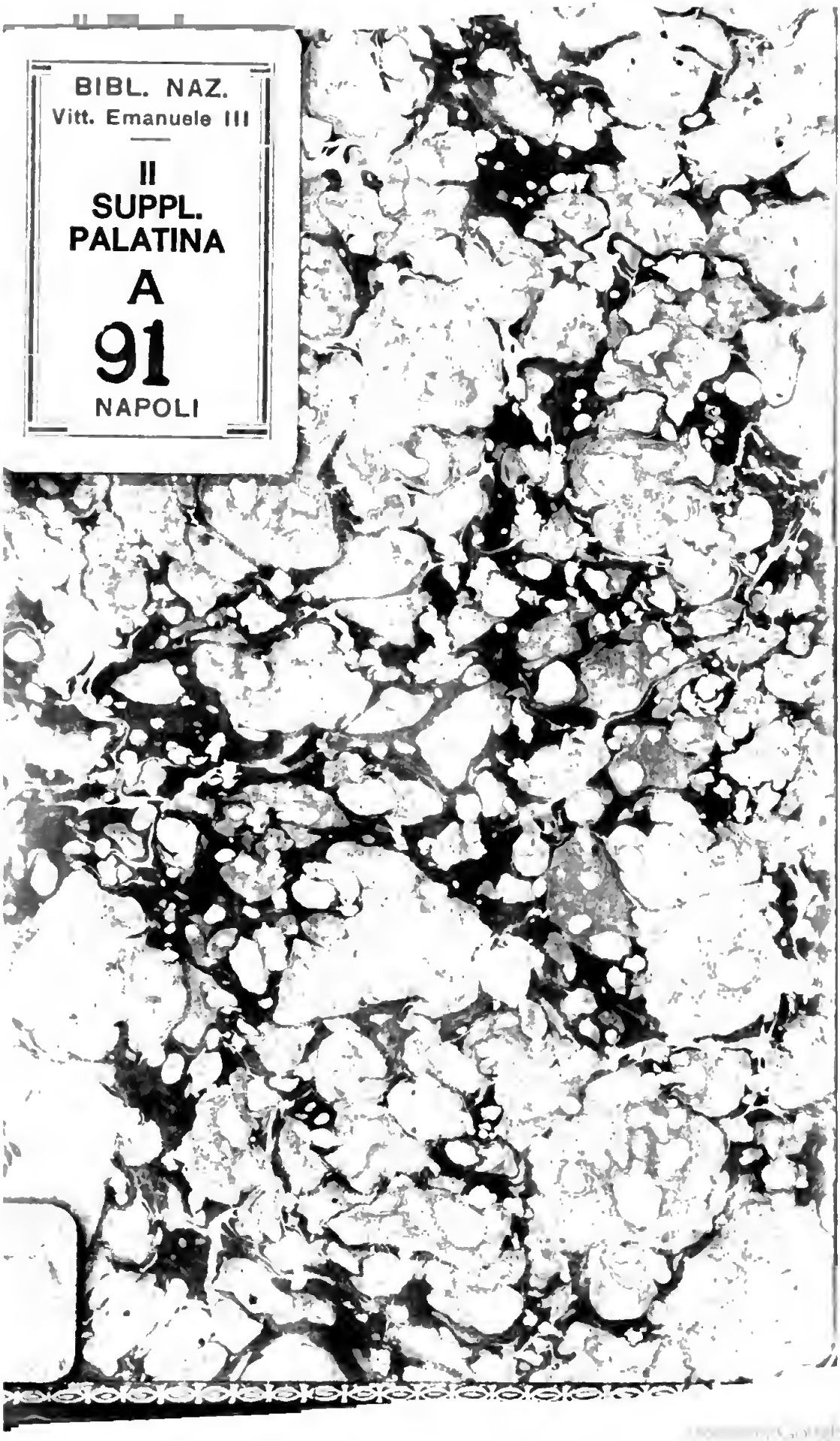
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
91
NAPOLI



7. 48. cp
533. I

II Suppl. Palat. A 91

LA HENRIADE

DE

VOLTAIRE.

Les libraires sont prévenus que cette édition stéréotype, d'après le procédé de Firmin Didot, en 1 vol., ne se vend à Paris que

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du Palais national des sciences et arts ;

Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 1850.

Prix en feuilles:

Papier ordinaire, ...	0 f. 65 c.
Papier fin, ...	1
Papier vélin, ...	3
Grand papier vélin, ...	4 50

627.649 SOU

LA HENRIADE

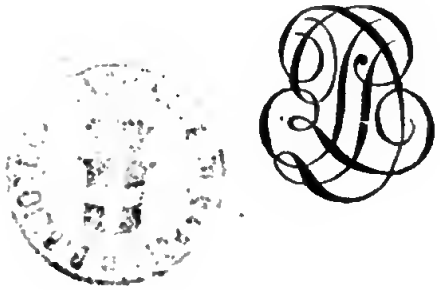
DE

VOLTAIRE

AVEC

LES VARIANTES.

EDITION STEREOTYPE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ,

AU PALAIS NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS.

AN VIII.

PRÉFACE

DU ROI DE PRUSSE.

Le poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de Voltaire, peut-être l'unique auteur qui préfere la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes; et, depuis la premiere édition où la Henriade parut sous le titre de Poëme de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles, et à quel-

que chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avoit contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carriere; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homere; et, plus que tout cela, une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa nation, hors d'état de travailler. C'est néanmoins malgré ces obstacles que M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphere des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations: mais il a préféré de sui-

vre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts et pour ces sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder: aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font: on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte; mais il est philosophe profond et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César, ou bien à Alexandre, de conquérir le monde entier; il faut beaucoup de talents et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain: aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés; et ces petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies: et comme, dans ces gouvernements aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres; de même, les siecles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences qui devaient donner une occupa-

tion suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, M. de Voltaire l'est aujourd'hui; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphere de son activité; et, depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent M. de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la Henriade. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à Homere: ses chants et l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la Henriade, on trouve une liaison intime entre tous les chants; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade est naturel; c'est la conversion de Henri IV, et son entrée à Paris, qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France: et, en cela, le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son Enéide d'une ma-

niere aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que Virgile en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'esprit à moitié éteint ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits Homere et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur au poëte grec. Comparez la descente d'Ulysse aux enfers avec le septieme chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que M. de Voltaire ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué au temple du destin, vaut seule toute l'Iliade ; car le rêve de Henri IV ramene tout ce qui lui arrive aux regles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'Ulysse aux enfers est dépourvu de tous les agréments qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homere.

De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'appercevoir; tout y paraît naturel; et l'on dirait que ces fruits, qu'a produits la fécondité de son imagination et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité: vous n'y trouvez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de Voltaire s'applique à décrire, d'une maniere touchante, les sujets pathétiques. Il sait le grand art de remuer le cœur: tels sont ces endroits sublimes, la mort de Coligny, l'assassinat de Valois, le combat du jeune d'Ailly, le congé de Henri IV de la belle Gabrielle d'Estrée, et la mort du brave d'Aumale; on se sent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressants, et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son poëme; il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion: tant la poésie et l'éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne

le sont guere par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire!

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles; il y a la politique qui habite au vatican, le temple de l'amour, la vraie religion, les vertus, la discorde, les vices: tout est animé par le pinceau de M. de Voltaire: ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connoisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du Carache et du Poussin.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue française n'eut autant de force que dans la Henriade: on y trouve par-tout de la noblesse; l'auteur s'éleve avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grace et dignité. Quelle vivacité dans les peintures! quelle force dans les caracteres et dans les descriptions! et quelle noblesse dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs: c'est dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le lecteur sur le champ de bataille, et il

vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentiments, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut desirer. La valeur prudente de Henri IV, jointe à sa générosité et à son humanité, devrait servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des états ou le sort de la guerre a soumis à leur puissance. Qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentiments que l'auteur exprime avec tant de noblesse :

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

Le caractere de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la Henriade; ce caractere est tout nouveau : un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rare doit mériter notre suffrage; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme

dans une riche source de sentiments. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidele et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser par-tout la mort, et ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siecle; et il est à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractere aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs, la Henriade ne respire que l'humanité: cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. de Voltaire. Il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les aliments nécessaires à la vie de ses habitants désolés par la famine la plus cruelle: mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la saint Barthélemi, et la cruauté inouie avec laquelle Charles IX hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de Philippe II, les artifices et les intrigues de Sixte-Quint, l'indolence léthargique de Valois, et les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont estimés à leur juste valeur. M. de Voltaire accompagne tous ses récits de réflexions courtes,

mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, et donner, des vertus et des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve, de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président de Harlay, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense; il en fait autant pour les conseillers Brisson, Larcher, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur:

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de Potier aux factieux est aussi beau par la justesse des sentiments que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler ce grave magistrat dans l'assemblée de la ligue: il s'oppose courageusement aux desseins des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux; il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire; il condamne toutes les vertus des Guises, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès là qu'ils en

faisaient usage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la Henriade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, par je ne sais quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées; et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siecle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier *les camps et les soldats* des arguments pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel, et dont ils égorgent impi-

toyablement leurs freres. En un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce poëme : et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter, dans cette route, l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zele.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est passée; et ce serait assurément une folie de moins dans le monde : mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui prend, depuis quelques années, beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siecle où vivait Henri IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connoissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse et de s'entretuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. Catherine de Médicis et les princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puisque ces peuples étaient grossiers, aveugles, et ignorants.

Les siecles polis qui ont vu fleurir les sciences n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion ni de guerres séditicuses. Dans les beaux temps de l'empire romain, je

veux dire vers la fin du regne d'Auguste, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer; et ils préféraient le repos, les plaisirs, et l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siecle de Louis le Grand, qui peut-être égale sans flatterie celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un regne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le P. le Tellier prenait sur l'esprit de Louis XIV, qui commençait à baisser; mais c'est la faute proprement d'un particulier; et l'on n'en saurait charger ce siecle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes, et moins portés aux violences; elles ont, pour le moins, autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement de ceux qui cultivent les arts et les

sciences, au public et au vulgaire; elle passe de la cour à la ville, et de la ville à la province: on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités, et la mort, nous poursuivent sans cesse; et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos miseres et de notre destruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mise entre nous, la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation et de quelque opinion que nous soyons; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels: en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences; et voilà par conséquent la regle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. de Voltaire, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vé-

rité, m'a déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de M. de Voltaire et de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre siecle; et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge que, si notre siecle a porté des grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talents distinguaient du vulgaire, et même des grands hommes.

PRÉFACE
DE MARMONTEL.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire ; et le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la premiere fois en 1723, imprimé à Londres, sous le titre de la Ligue. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, et de lacunes considérables.

L'abbé des Fontaines en donna, peu de temps après, une édition à Evreux, aussi imparfaite que la premiere, avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain:

Et malgré les Perraults, et malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de son édition.

En 1726, on en fit une édition à Londres, sous le titre de la Henriade, in-4°, avec des figures. Elle est dédiée à la reine d'Angleterre; et, pour ne rien laisser à desirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que, dans ce genre d'écrire, M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu se dispenser de prodiguer à leurs Mécenes, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire et de Zaïre, etc. Celle-ci est dans le même goût: on y reconnaît un philosophe judicieux et poli, qui sait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

It is the fate of Henry the Fourth to be protected by an english queeu. He was assisted by that great Elizabeth who was in her age the glory of her sex. By whom can his memory be so well protected, as by her who resembles so much Elizabeth in her personal virtues?

Your majesty will find in this book bold impartial

truths, morality unstained with superstition, a spirit of liberty eqnally abhorrent of rebellion and of tyranny, the rights of kings always asserted, and those of mankind never laid aside.

The same spirit in which it is written gave me the confidence to offer it to the virtuons consort of a king who, among so many crowned heads, enjoys, almost alone, the inestimable honour of rnling a free nation; a king who makes his power consist in being beloved, and his glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest philosopher in Enrope hefore sir Isaac Newton appeared, dedicated his principles to the celebrated princess palatine Elizabeth; not, said he, because she was a princess, for trne philosophers respect princes and never flatter them, but because of all his readers she understood him the best, and loved truth the most.

I heg leave, Madam, withont comparing myself to Descartes, to dedicate the Henriade to your majesty, upon the like acconnt, not only as the protectress of all arts and sciences, hut as the best jndge of them.

I am, with that profonnd respect which is dne to the greatest virtne as well as to the highest rank,

may it please your majesty,

YOUR MAJESTY'S

most humble, most dutifull,
most obliged servant,
VOLTAIRE.

M. l'abbé Lenglet du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'est le sort de Henri IV d'être protégé par une reine d'Angleterre. Il a été appnyé par Elisabeth, cette grande princesse qui était dans son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être anssi bien confiée, qu'à une priucesse dont les vertus personuelles ressemblent tant à celles d'Elisabeth?

Votre majesté trouvera dans ce livre des vérités bien graudes et bien importantes; la morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte et de l'oppression; les droits des rois tonjours assnrés, et ceux du peuple toujours défeudus.

Le même esprit dans lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertuense épouse d'uu roi qni, parmi tant de têtes courouuées, jouit presque seul de l'honneur saus prix de gouverner une uatiou libre; d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être jnste.

Notre Descartes, le plus graud philosophe de l'Europe avant que le chevalier Newton parût, a dédié ses principes à la célebre princesse palatine Elisabeth; uon pas, dit-il, parcequ'elle était princesse, car les vrais philosophes respectent les princes et ne

les flattent point, mais parceque, de tous ses lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, madame, sans me comparer à Descartes, de dédier de même la Henriade à votre majesté, non seulement parcequ'elle protege les sciences et les arts, mais encore parcequ'elle en est un excellent juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, si votre majesté veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTE,

le très humble, très respectueux,
et très obéissant serviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre: mais il a remis dans la bibliotheque du roi, c'est-à-dire sous les yeux du public et de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des variantes.

En 1736, le roi de Prusse, alors prince royal, avait chargé M. Algarotti, qui était à Londres, d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siecles à venir un monument de son estime pour les lettres, et particulièrement pour la Henriade, daigna en composer la préface; et, se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, et les éclairer par d'excellents écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son pere, les guerres survenues, et le départ de M. Algarotti de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avoit conçu.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues; en vers anglais par M. Lokman; une partie l'a été en vers italiens par M. Querini, noble vénitien; et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célebres qui ont traduit le poëme de Fontenoi. MM. Ortolani et Nenci

ont aussi traduit plusieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. Caux de Cappeval.

Cette justice, rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; et puisqu'il a été généralement approuvé dans un siecle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siecles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, lecteur de Pise, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caracteres, du merveilleux et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose, dans son auteur, ou bien peu de lumieres, ou bien peu d'équité; car en quoi se ressemblent ces deux poëmes? Le sujet de l'un et de l'autre est une guerre civile; mais dans la Pharsale *l'audace est triomphante et le crime adoré*; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage est du côté de la

justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'histoire, sans mélange de fiction, au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, transporté les faits, et employé le merveilleux. Le style du premier est souvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses héros avec de grands traits, il est vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile et dans Homere. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caracteres ; un vers lui suffit quelquefois pour cela, témoins les suivants :

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, etc.

Connaissant les périls, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Il se présente aux seize; et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Mais si M. de Voltaire annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beau-

coup de sagesse ; et je ne crois pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. Lucain, au contraire, est plein d'inégalités ; et, s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin, ce poëte latin, qui a porté à un si haut point la noblesse des sentiments, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire ; et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes ; les personnages, comme Henri IV et Enée, Achate et Mornay, Sinon et Clément, Turnus et d'Aumale, etc. ; les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, et celui de Henri chez le solitaire de Jersey ; le massacre de la saint-Barthélemi, et l'incendie de Troie ; le quatrieme chant de l'Enéide, et le neuvieme de la Henriade ; la descente d'Enée aux enfers, et le songe de Henri IV ; l'antre de la sibylle, et le sacrifice des seize ; les guerres qu'ont eu à soutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre ; la mort d'Euryale, et celle du jeune d'Ailly ; les combats

singuliers de Turenne contre d'Aumale, et d'Enée contre Turnus; enfin le style des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épisodes, leurs comparaisons, leurs descriptions. Et, après un tel examen, on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallele; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et sans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention: que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Tasse, etc.? Dans l'Enéide sont réunis le plan de l'Odyssée et celui de l'Iliade. Dans la Jérusalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement suivi, et orné de quelques épisodes tirés de l'Enéide.

Avant Homere, Virgile et le Tasse, on avait décrit des sieges, des incendies, des tempêtes: on avait peint toutes les passions: on connaissait les enfers et les champs élysées; on disait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulysse, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin, ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne soit

ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles : ils les ont modifiés et embellis suivant le caractere de leur génie et les mœurs de leur temps : ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie ; et on ne saurait disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là, dit-on, que de l'invention de détail ; et quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le mystere de l'Eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais, je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. de Fénélon, à qui n'est pas ému en lisant ces vers :

Fortunate senex, hic inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum !

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espece d'anathême au critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inoui, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon

sens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son poëme, quelque extraordinaires qu'elles soient; il les a puisées dans les poëtes, dans l'écriture sainte, etc. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve : Sadi s'en était servi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modeles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de goût et de bon sens. M. de Fénélon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son Télémaque que sous le nom d'Aventures de Télémaque, et jamais sous celui de poëme. C'est sans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes : je ne dis pas seulement parceque les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parceque le style, tout fleuri et tendre

qu'il est, serait trop uniforme; je dis parce-qu'il n'a pas le nombre, le rhythme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot, rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poésie, art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition: c'est celle de l'auteur, il l'a justifiée lui-même; et, puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux même qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter: je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

Attaquons dans leurs murs ces conquérants si *fiers;*
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers.*

Ma colere revient, et je me *reconnois;*
Immolons en partant trois ingrats à la *fois.*

Je ne fais que recueillir les *voix,*
Et dirois vos défauts si je vous en *savois.*

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que

deux poëtes si exacts et si heureux dans leurs rimes ne se sont contentés de celles-ci, que parcequ'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savais*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savais*.

Dans ces deux vers de Boileau:

La discorde en ces lieux menace de *s'accroître*,
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

l'on prononce *s'accraître* pour la rime, et cela est assez usité. Madame Deshoulières dit:

Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce *hetre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paraître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *cloître*:

L'honneur et la vertu n'oserent plus *paroître*;
La piété chercha les déserts et le *cloître*.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans chan-

ger l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille et non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *français* avec *succès*, etc.; et, pour satisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *français*, substituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots, le son de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *souhaits*, etc. M. de Voltaire a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait distinguer dans son poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une signification différentes : sous le froc de *François*, et des courtisans *français*, etc.

Quant à ce que j'ai dit sur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment, et que, si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III, réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête, et par droit de naissance ;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre, et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibere,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le pere.
Descends du haut des cieux, auguste vérité ;
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté ;
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces ;

Dis les malheurs dn peuple, et les fautes des princes
Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois
Snt à tes fiers accents mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altiere;
Si son ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
Valois régnait encore; et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les lois étoient sans force, et les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Enrope, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand dn nord étonné de ses vertns suprêmes
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille an second rang qui s'éclipse an premier;
Il devint lâche roi, d'intrepide guerrier:
Endormi snr le trône an sein de la mollesse,
Le poids de sa conronne accablait sa foiblesse.
Quélus et Saint-Mégrin, Joyense et d'Epernon,
Jennes voluptneux qni régnaient sous son nom,
D'nn maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait lenr grandenr;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De sa faible puissance orgueillense rivale.
Les penples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient lenr prince, et servaient des tyrans.

Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent;
Du louvre épouvanté ses peuples le chasserent:
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
A son prince aveuglé vint rendre la lumiere:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancerent:
Rome s'en alarma; les Espagnols tremblerent:
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la discorde inhumaine
Excitant aux combats et la ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'église, et, du haut de ses tours,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins:
Le sang de son parti rougit souvent ses mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmants, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance;
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.

On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.
Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels :
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs ; il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis, du haut des cieux, lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis, au pied de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déja jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injure est la vôtre ; et la ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux.
Paris nous méconnaît ; Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être.
Ils savent que les lois, le mérite et le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et, redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils peusent vous exclure.
De la religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathême est lancé contre vous.

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parents, tout a trahi sa foi;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger:
Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
Je sais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout temps l'émule de Paris:
Mais, après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux:
Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministere
De mes secrets agents la lenteur ordinaire;
Je n'implore que vous: c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit; et le héros, qui, jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins:
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains;

Et, laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujonrs présent, prêt à foudre sur elle;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.
Déja des Neustriens il franchit la campagne:
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur;
Qui, signalant toujours son zele et sa prudence,
Servit également son église et la France;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.
A travers deux rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.
Les matelots ardents s'empressent sur le bord:
Les vaisseaux, sous leurs mains fiers souverains des
ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes;
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers:
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On déconvrait déja les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel groude, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,

Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ces dangers qu'aux maux de sa patrie ;
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde
Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,

Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu, qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse:
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros, que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que, de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui!
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,

Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs;
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussiere,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiere,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître:
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux:
Lui seul est toujours stable; et, tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi: sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grand cœurs évitez la faiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;
Craignez vos passions; et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et sur-tout de vous-même;

Lorsqu'en un siege horrible, et célebre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos états finiront les miseres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez: qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux;
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux:
Des pleurs, en l'embrassant, coulerent de ses yeux;
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage;
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaiserent;
Le soleil reparut; les ondes se calmerent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,

Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son regne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux :
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune :
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immense,

Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il apperçoit la tour.
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; sa franchise est sa seule éloquence:
Il expose en secret les besoins de la France;
Et, jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois! dit la reine surprise:
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise!
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur!
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différents l'univers parle encore;
Et je vous vois armer en faveur de Valois
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave; il brise enfin ses chaînes.
Plus heureux, si, toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi!
Mais il employa trop l'artifice et la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, madame; et je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.

Elisabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déja, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers sanglants m'a souvent informée;
Mais sa bouche, indiscrete en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême:
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, et vos heureux exp'oits.
Songez que votre vie est la leçon des rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon sang les fureurs et la honte?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse:
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur;
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

ARGUMENT.

Henri le grand raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée :
C'est la religion dont le zele inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Geneve et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différents où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'état embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,

Qui veut, le fer en main, couvertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zele, ou l'intérêt, pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!
Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guise out eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvraut leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piege un peuple furieux,
Out armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zele,
Et, la flamme à la main, courir daus les combats,
Pour de vains argumeuts qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand, du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame; et votre prévoyauce
Etouffa dès long-temps ce mal eu sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous réguez; Londre est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en out parlé; mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profoud ont soudé les replis.
Pour moi, nourri viugt ans à la cour de ses fils,
Qui viugt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.

Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division:
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, et d'amis;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
Infidele à sa secte, et superstitieuse;
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé; pardonnez ma franchise:
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise;
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le ciel, qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déja François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son pere au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi:
Médicis régnait seule; on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;

Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
Dreux, qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina la carriere.
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné.
Mon pere malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adopta, me servit et de maître et de pere;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti, devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.

Je croissais sous ses yeux ; et mon jenne conrage
Fit long-temps de la gnerre nn dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple an grand art des héros :
Je voyais ce gnerrier, blanchi daus les travanx,
Soutenant tout le poids de la cause commune
Et contre Médicis et contre la fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'antre respecté,
Malheureux qnelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
Plns grand, plns glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dnnois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de lenr prospérité.
Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre saus fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'nn seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits ;
Et, n'ayant pu nons vaincre, on nons donna la paix.
Quelle paix, juste Dien, Dieu vengeur qne j'atteste !
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des hnmains
Dn crime à leurs sujets applanir les chemins !
Coligny, dans son cœur à son prince fidele,
Aimait toujonrs la France en combattant contre elle :
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement nn héros connaît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assnrance :
Jusqu'au milieu dn louvre il conduisit mes pas.

Médicis, en pleurant, me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mere,
Assura Coligny d'une amitié sincere,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jonir plus long-temps!
Quelques uns sonpçonnaient ces perfides présents:
Les dons d'nn ennemi leur semblaient trop à craindre.
Plus ils se défiaient, plns le roi savait feindre.
Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile;
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mienx cacher cet horrible mystere,
Il me donna sa sœur, il m'appela son frere.
O nom qui m'as trompé! vains sermeuts! nœud fatal!
Hymeu, qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, qne dn ciel alluma la colere,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis eucore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons pent-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si teudre arrache à mes douleurs.
Cependant tont s'apprête, et l'heure est arrivée
Qn'au fatal dénouement la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit:

C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumiere.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités:
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en fonle au carnage échauffés,
Criant à haute voix: « Qu'on n'épargne personne;
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins, comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil sereiu, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,

Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on differe son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;

Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zele au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos freres sanglants.
Guise était à leur tête, et, bouillant de colere,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son pere :
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zele inhumain;
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,

Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres,
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Réuel et Pardaillan chez les morts descendirent;
Et vous, brave Guerchy; vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglants, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête:
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je! ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitait sa colere.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le sang il a trempé sa main:

Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse;
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfants;
Un lit seul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardents, qu'avenglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel dans ses mains tient seul nos destinées:
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé;
Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père, à ses côtés, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et, du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faisais-je en ces affreux moments?
Hélas! trop assuré sur la foi des serments,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager

Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglants vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.
Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers;
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit:
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi!
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Regne de Henri III. Son caractere. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquerent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats.
Aisément sa pitié succede à sa furie :
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui jusque sur le trône épouvante les rois.

Par sa mere elevé, nonrri dans ses maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le conrs:
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévere,
Marqua ce roi mouraut du sceau de sa colere,
Et par sou châtiment voulut éponvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayaute
A mes yeux atteudris semble être encor présente.
Sou sang, à gros bouillons de son corps élaucé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé;
Il se sentait frappé d'nue main iuvisible;
Et le peuple, étouné de cette fin terrible,
Plaignit nn roi si jenne et sitôt moissonué,
Un roi par les méchants daus le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'nn empire plus doux qnelqne faible espérance.
Sondain dn fond du nord, au bruit de son trépas,
L'impatieut Valois, accourant à grands pas,
Viut saisir dans ces lieux, tout fnmants de carnage,
D'nn frere infortuné le sanglant héritage.
La Pologne eu ce temps avait, d'un commun choix,
An rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus pnissauts princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est nn poids bien pesaut qu'nn nom trop tôt fameux!
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qn'il ne s'attende point que je le justifie:
Je lui peux immoler mou repos et ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfere à lui.
Je le plains, je le blâme, et je snis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légere.
Ce changement est grand ; mais il est ordinaire :
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais faible ; et, moins roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, et payait leurs plaisirs.
Tandis que, sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise ; et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs :
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misere,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :

Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence;
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices;
Connoissant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette ligue funeste
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraissé de carnage et fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux monarques:
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre, inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.
Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguerent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçants qui grondaient sur sa tête:
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encore; et, tout près de périr,

Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense :
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guise, trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre, en secret, songeait à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystere.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des sectes étrangeres,
Me peignait ennemi de l'église et de Dieu :
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu ;
« Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples ;
« Sur vos temples détruits il va fonder ses temples ;
« Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. »
Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels.
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi, trop faible, obéit sans murmure :
Et, lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frere, à la ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats, malgré lui, couvrait déja la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,

Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France, fautaient des armées:
Joyense, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse:
Je dois vous épargner des récits superflus.
Nou, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Contras,
Vos travaux, vos vertus, Joyense, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre;
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire:
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lois,
Joyense, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,

Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue:
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractere :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos, ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déja convert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monuments de ses affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français :
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis, la ligue eut plus d'audace;
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ;
Accabla, dans Auneau, mes alliés surpris;
Et, couvert de lauriers, se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,

Qui, toujonrs insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins qne l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulnt, d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus temps ; la tendresse, et la crainte,
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour nn tyran, dès qn'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes ;
Tout bonrgeois est soldat, tout Paris est en armes :
Mille remparts naissants, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Gnise, tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gonvernait les ressorts,
Et faisait, à son gré, mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais conrait avec furie :
Si Gnise eût dit nn mot, Valois était sans vie;
Mais, lorsque d'un coup-d'œil il porvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et, des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop ponr un snjet.
Quiconque a pn forcer son monarqne à le craindre
A tout à redonter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plns temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.

Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des Français, secondé de ses freres,
Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches descendants,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissants,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des états, Guise, avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et, sûr de ses projets,
Crut, dans ces députés, voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere,
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait; son heure était venue;
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.

De cent coups de poignards indignement percé,
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir, et son pere à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frere,
Mayenne, à la vengeance anime leur colere;
Et, plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne, dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes:
Il succede à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere;
Il servait à regret; et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différents,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans:
Il connaît leurs talents, il sait en faire usage;
Souvent du malheur même il tire un avantage.

Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la ligue altiere espere en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible:
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la ligue, et l'autre en est le bras.
Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux:
Celui qui des chrétiens se dit encor le pere
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colere;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frere:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi;
Et, roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
Votre sort, ai je dit, est dans votre courage;

Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
Verser, par mon exemple, une si belle flamme;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu:
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sinceres discours.
Des Anglais cependant il presse le secours:
Déja, du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt, sur ses pas,
Fendre le sein des mers, et chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.
Henri ne l'attend point: ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros.
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots.
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent
suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre:
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous:
Allez vaincre l'Espagne; et songez qu'un grand homme

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.
Philippe, de son pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit domter l'univers.
Sixte, au trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance, a l'ame encor plus fiere.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois:
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissants, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues;
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre oserent s'élever.
L'un, combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'océan sa fuite et ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint:
L'autre se tait dans Rome, et m'estime, et me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise:
Si Mayenne est domté, Rome sera soumise;
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre;
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

FIN DU CHANT TROISIEME.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros, revenant d'Angleterre, combat les ligueurs, et fait changer la fortune.

La discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnoit alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, souleve la Sorbonne, anime les seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenoient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

Tandis que, poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglants
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottants il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardements les ligueurs s'enhardirent;

Des portes de Paris leurs légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, et Nemours, et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un conpable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces combattants ennemis de leur maître,
Un frere de Joyeuse osa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,
Du siecle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour:
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit, la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la ligne animer les fureurs,
Et plongea dans le sein de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais, de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,
Vous, né du sang lorrain si fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des lois, et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne:
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne;
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,

D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent, à grands cris, ces dépouilles vivantes.
Déja plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître:
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déja les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;
Il court, il apperçoit dans un désordre extrême
Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même:
« Juste ciel! est-ce ainsi que vous nous attendiez?
« Henri va vous défendre; il vient; et vous fuyez!
« Vous fuyez, compagnons! » Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois, au pied du capitole,
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains;
Au seul nom de Henri, les Français se rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête:
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit; il change les destins:
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.

Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives,
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats;
La voix du grand Henri précipite leurs pas,
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeants,
Il montre encor ce front redouté si long-temps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux, il se dégage;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné:
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
La discorde le vit, et trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche; elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, discorde inexorable!
Pour la première fois tu parus secourable:
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,

De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais, tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras;
Et, quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des moments dans la guerre il connaît tout le prix:
Il presse au même instant ses ennemis surpris;
Il veut que les assauts succedent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succede à leurs vœux:
Et bientôt la terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblants dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant:
Ici, la fille en pleurs lui redemande un pere;
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere:
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir;

Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre:
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité!
Mayenne, en frémissant, voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son ame irrésolue;
Quand soudain la discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpents, et lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi, nourri sous mes yeux, et formé sous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains;
Tu les verras bientôt, secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.
La discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté:
Les épis renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome, jadis son temple, et l'effroi des mortels,
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les rois;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus paisible :
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes.
Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur et la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imiterent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaisserent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austere vertu;
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien desire,
Du fond de leur chaumiere ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps, puissante et profanée,

Aux conseils des méchants se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son ponvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ an fond dn sanctuaire
Placerent sans rongir l'inceste et l'adnltere;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sons ces tyraus sacrés regretta ses faux dieux.
On écouta depnis de plus sages maximes;
On snt ou s'épargner ou mieux voiler les crimes:
De l'église et du peuple on régla mieux les droits;
Rome devint l'arbitre et nou l'effroi des rois;
Sous l'orgueil imposaut du triple diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujonrd'hni la vertu des Romains.
Sixte alors était roi de l'église et de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être fanx, austere, et redouté,
An rang des plus grauds rois Sixte sera compté.
Il devait sa graudeur à qninze aus d'artifices:
Il sut cacher, quinze ans, ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le raug qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'eu fit croire indigne afiu d'y parvenir.
Sous le puissaut abri de sou bras despotique,
An foud du Vaticau régnait la politiqne,
Fille de l'iutérêt et de l'ambitiou,
Dont uaquirent la fraude et la sédnction.
Ce moustre iugénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et trauqnille;
Ses yeux creux et perçants, euuemis dn repos,
Jamais du doux sommeil n'ont seuti les pavots.
Par ses déguisements à tonte henre elle abuse

Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même emprunntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.
A peine la discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse:
Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes lois les lois de son église.
Je parlais; et soudain les rois humiliés
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds;
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux temps n'est plus. Le sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur:
C'est lui qui, le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité, dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le prince et l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts:
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage:
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court, à ses autels, adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, et ses ardents soupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses desirs.
Soudain la politique et la discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtements respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'un air insinuant l'adroite politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interpretes sacrés,

Qui, des peuples chrétiens arbitres et modeles,
A leur culte attachés, à leur prince fideles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertus qui résistent sans cesse!
Un monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue:
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité:
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
  On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie:
« L'église fait les rois, les absout, les châtie;
« En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
« Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
« Serments jadis sacrés, nous brisons votre chaîne. »
  A peine a-t-il parlé, la discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et signe sous ses yeux.
  Soudain elle s'envole, et d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle, à grands cris, tous ces spectres austeres
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.

C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zele saint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministere saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfants d'Israël.
Que dis-je ? Où sont ces temps, où sont ces jours prosperes,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs freres ?
C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras ;
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore :
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre, au même instant, donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle;
L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent; et leurs cris, dévots et furieux,
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice

Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, et tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple, avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le sage s'en indigne et le soldat en rit:
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance, et de joie;
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La discorde a choisi seize séditieux
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolents de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusque sous le dais par le peuple portés,
Mayenne, en frémissant, les voit à ses côtés;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'élève, en bouillonnant, sur la face des ondes;

Ainsi, dans les furenrs de ces embrasements
Qui changent les cités en de fnnestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, qne les fenx amollissent,
Se mêlent, dans la flamme, à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jonrs de tnmnlte et de sédition,
Thémis résistait senle à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son temple était sans tache, et la simple équité
Anprès d'elle, en fnyant, cherchait sa sûreté.
Il était dans ce temple nn sénat vénérable,
Propice à l'innocence, an crime redontable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appni,
Marchait d'un pas égal entre son penple et lui.
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à lenrs pieds les plaintes de la France.
Le seul bien de l'état fait son ambition;
Il hait la tyrannie et la rebellion;
Tonjonrs plein de respect, tonjonrs pleiu de conrage,
De la sonmission distingne l'esclavage;
Et, ponr nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la sait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affrense cohorte
Dn temple de Thémis environne la porte:
Bnssi les condnisait; ce vil gladiatenr,
Monté par son andace à ce conpable honnenr,
Entre, et parle en ces mots à l'augnste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée:
Mercenaires appnis d'nn dédale de lois,
Plébéiens, qui pensez être tntenrs des rois,
Lâches, qni dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,

Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
Effacez ces grands noms, qui vous gênaient sans doute,
Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute :
Jugez au nom du peuple ; et tenez, au sénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état :
Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome abattus et brûlants,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, sur leur siege immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Bussi, plein de fureur, et non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se leve, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux seize, et demande des fers
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France ;
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier cet homme juste, et vous, jeune Longueil,

Vous, en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années.
Tout le sénat enfin, par les seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat...
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
Pourquoi ces instruments de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.
Cependant la discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins.
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout sanglants, des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, et divisés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, et les morts.

FIN DU CHANT QUATRIEME.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiments de Henri IV. Il est reconnn roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer, et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les seize et leur conrronx, Mayenne et sa prudence,
D'nn peuple mntiné la faronche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours:
La victoire, à grands pas, s'approchait snr ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces:
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuissants se perdaient dans les airs;
Et dn vienx Castillan la leutenr ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats, dans la France errant de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la ligue épuisée

Pût offrir à son bras une conquête aisée ;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître, au lieu d'un allié ;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla, pour quelque temps, changer la destinée.
Vous, des murs de Paris, tranquilles habitants,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous :
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.
L'église a, de tout temps, produit des solitaires,
Qui, rassemblés entre eux sous des regles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir :
Les autres, à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires ;
Mais souvent, enivrés de ces talents flatteurs,
Répandus dans le siecle, ils en ont pris les mœurs ;
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi, chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie ;
Et, de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zele, et bien moins de puissance,

Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible et crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné, chaque jour, au pied des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout sonillé de cendre et de ponssiere,
Un jour il prononça cette horrible priere:
Dieu, qui venges l'église et punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfants,
Et, d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort et la misere;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colere:
Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
Viens, descends, arme-toi; que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilege armée;
Que les chefs, les soldats, les deux rois expirants,
Tombent comme la fenille éparse au gré des vents;
Et que, sauvés par toi, nos liguenrs catholiques
Sur leurs corps tout sanglants t'adressent leurs cantiques!
La discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.

Elle amene à l'instant, de ces royanmes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le fanatisme est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçn dans son sein, l'embrasse, et le déchire.
C'est lui qni, dans Raba, snr les bords de l'Arnon,
Guidait les descendants dn malheureux Ammon,
Qnand à Moloc lenr dieu des meres gémissantes
Offraient de leurs enfants les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens:
Tn n'as point onblié ces sacrés homicides
Qn'à tes indignes dieux présentaient tes Druïdes.
Dn haut dn capitole il criait aux païens:
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'an fils de Dien Rome enfin fnt soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église;
Et, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qn'ils étaient, les fit persécutenrs.
Dans Londre il a formé la secte turbnlente
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheurenx
Sont, tons les ans, en pompe, envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de lenrs ancêtres.
Tonjonrs il revêtait, dans ses déguisements,
Des ministres des cienx les sacrés ornements:

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle;
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état et le roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois et demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zele enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre, et d'une voix majestueuse et fiere:
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta priere;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle, et des vœux impuissants?
Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.

Mais tu rougis déja de l'avoir différée...
Cours, vole ; et que ta main, dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie ;
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi ;
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'église :
Le meurtre est juste alors ; et le ciel l'autorise.
Que dis-je ! il le commande ; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux, si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient... ! Mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant ;
Et, plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paisible bonheur :

Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœnr des saiuts affermit l'innocence :
Sa tranquille furenr marche les yenx baissés ;
Ses sacrileges vœnx an ciel sont adressés ;
Son front de la vertn porte l'empreinte austere ;
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche : ses amis, instrnits de sou desseiu,
Et de fleurs sons ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'nu saint respect, aux portes le condnisent,
Béuissent son dessein, l'enconragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment, à grands cris, le vengeur de la France,
Et, l'encens à la main, l'invoqnent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
An martyre autrefois accompagnaient lenrs freres,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien sincere,
Ont porté trop souvent le même caractere ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
Le crime a ses héros ; l'errenr a ses martyrs.
Du vrai zele et du fanx vains juges qne nous sommes !
Sonvent des scélérats ressembleut anx grands hommes.
Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le conp qn'on prépare, et feint de l'iguorer.
De ce crime odienx sou prudent artifice
Songe à cueillir le fruit saus en être complice :
Il laisse avec adresse aux plus séditieux

Le soin d'encourager ce jenne fnrieux.
Tandis que des ligueurs une tronpe homicide
Aux portes de Paris condnisait le perfide,
Des Seize en même temps le sacrilege effort
Snr cet évènement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis l'andace cnrieuse
Chercha de ces secrets la science odiense,
Approfondit long-temps cet art snrnaturel
Si sonvent chimériqne, et tonjonrs criminel.
Tont suivit son exemple; et le peuple imbécille,
Des vices de la conr imitatenr servile,
Epris du merveilleux, amant des nonveantés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nnit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit lenr assemblée impure.
A la pâle lueur d'nn magique flambeau
S'éleve nn vil autel dressé sur nn tombeau:
C'est là que des denx rois on plaça les images,
Objets de leur terrenr, objets de leurs outrages.
Lenrs sacrileges mains ont mêlé, snr l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Snr ces mnrs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang lenrs pointes sont plongées,
Appareil menaçant de leur mystere affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits snr la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misere profonde,
Et d'nn antiqne amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps tontes les nations.
D'abord, autour de lui, les liguenrs en furie
Commencent, à grands cris, ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;

De Valois snr l'antel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sons leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent que la mort, fidele à leur conrroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la priere au blasphême :
Il invoque l'abyme, et les cieux, et Dieu même,
Tous ces impurs esprits qui tronblent l'nnivers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut, dans Gelboa, le secret sacrifice ...
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua, devant nn roi crnel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi, contre Jnda, dn haut de Samarie,
Des prophetes meutenrs tounait la bonche impie :
On tel, chez les Romains, l'inflexible Atéins
Maudit, an nom des dieux, les armes de Crassns.
Anx magiques accents qne sa bouche pronouce,
Les Seize osent dn ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer.
Le ciel, pour les punir, voulut les exaucer :
Il interrompt pour enx les lois de la natnre ;
De ces antres muets sort nn triste murmure ;
Les éclairs, redonblés dans la profonde nnit,
Ponssent un jour affreux qui renaît et qni fuit.
An milieu de ces fenx, Henri, brillant de gloire,
Apparaît à lenrs yeux snr un char de victoire :
Des lauriers conronnaient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tounerre,
L'autel, couvert de feux, tombe, et fuit sons la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,

Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jours,
Il avait loin de lui retiré son secours:
La mort impatiente attendait sa victime;
Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps;
On craint sous cet habit un funeste mystere.
Il subit sans alarme un examen sévere;
Il satisfait à tout avec simplicité.
Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zele
Fut toujours formidable à ce peuple infidele,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,

Rassemble vos snjets, et confond les ligueurs.
Dieu, qui, bravant tonjours les puissants et les sages,
Par la main la plns faible accomplit ses onvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a condnit.
Rempli de sa lnmiere, et par sa bonche instrnit,
J'ai volé vers mon prince, et vons rends cette lettre,
Qn'à mes fideles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'nn si prompt changement.
Quand ponrrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zele, et payer ton service?
En lui disant ces mots, il lni tendait les bras:
Le monstre an même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec fnrie.
Le sang conle; on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
Mille bras sont levés ponr pnnir l'assassin:
Lui, sans baisser les yenx, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, et qnitte envers la France,
Il attend à genonx la mort pour récompense:
De la France et de Rome il croit être l'appui;
Il pense voir les cieux qni s'entr'ouvrent pour lui;
Et, demandant à Dieu la palme dn martyre,
Il bénit, en tombant, les conps dont il expire.
Avenglement terrible, affrense illusion,
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort dn roi moins coupable pent-être
Qne ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix, répandant un fnneste poison,
D'un faible solitaire égara la raison!
Déja Valois tonchait à son heure derniere,
Ses yenx ne voyaient plns qu'nn reste de lnmiere;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,

Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs ou sinceres ou feintes.
Quelques uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces moments horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié:
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadême.
Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;
Et, touchant de sa main ses mains victorieuses,
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses:
L'univers indigné doit plaindre votre roi;
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi.
Je meurs, et je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû:
Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel!
Adieu: régnez heureux; qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups:

Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste ciel, épargnez une vertu si rare !
Permettez.... ! A ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête, et termine son sort.
Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la ligue affermie,
A l'église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican, si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puissant qu'eux ?
Déja quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cause des rois redouble encor son zele.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître ;
Tout leur camp rénni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs lois,

C'est l'honneur qni leur parle ; ils marchent à sa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
Des héros de mon sang me rendra l'héritage ;
Les pairs, et l'huile sainte, et le sacre des rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
C'est sur nn bouclier qn'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les serments de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains.
C'est ainsi qu'il s'expliqne ; et bientôt il s'apprête
A mériter son trône, en marchant à leur tête.

FIN DU CHANT CINQUIEME.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Apres la mort de Henri III, les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville : l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si cher à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois ;
Les états assemblés, organe de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La ligue audacieuse, inquiete, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître et de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,

Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins ;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;
Qu'injustement élu c'était beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accoururent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe, toujours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là, ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là, de nos parlements les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés ;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire :
Le louvre est étonné de sa pompe étrangere.
Là, le légat de Rome est d'un siege honoré :
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
« Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
« Que la mort de Valois vous apprenne à régner ! »
On s'assemble ; et déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare

Qn'il est temps qne les lis rampent sons la tiare;
Qn'on érige à Paris ce sanglant tribnnal,
Ce monnment affrenx dn ponvoir monacal,
Que l'Espagne a reçn, mais qn'elle-même abhorre,
Qni venge les antels et qui les déshonore,
Qni, tout convert de sang, de flammes entonré,
Egorge les mortels avec nn fer sacré.
Comme si nons vivions dans ces temps déplorables
Où la terre adorait des dienx impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhnmains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des hnmains !
Celui-ci, corrompn par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qn'il hait vent vendre sa patrie.
Mais nn parti pnissant, d'nne commnne voix,
Plaçait déja Mayenne an trône de nos rois.
Ce rang manqnait encore à sa vaste pnissance;
Et de ses vœnx hardis l'orgueillense espérance
Dévorait, en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangerenx honneur.
Sondain Potier se leve et demande andience.
Sa rigide vertn faisait son éloqnence.
Dans ce temps malhenrenx, par le crime infecté,
Potier fut tonjonrs jnste, et ponrtant respecté.
Sonvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De lenrs emportements réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Lenr montrer la jnstice avec impnnité.
Il éleve sa voix; on mnrmure, on s'empresse,
On l'entonre, on l'écoute; et le tnmulte cesse.
Ainsi, dans un vaissean qn'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plns frappé des cris des matelots,
On n'entend qne le bruit de la proue écnmante,

Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois;
Et la confusion se taisait à sa voix.
« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême:
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choisirais, si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois; et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne. »
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage:
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître:
La France a des Bourbons; et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre;
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'état, que le ciel a changé:
Périsse avec Valois votre juste colere!
Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.
Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, et la clameur publique:
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
Je vois d'un zele faux nos prêtres emportés,
Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez!
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage

Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de nos autels briser les fondements?
Au pied de ces autels il demande à s'instruire;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.
Il sait dans toute secte honorer les vertus,
Respecter votre culte, et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un pere, il vient vous gouverner;
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
Infideles pasteurs, indignes citoyens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres;
Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres:
Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.»
A ce hardi discours aucun n'osoit répondre;
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité;
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées:

Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées
Font par-tout retentir, avec un bruit confus :
Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus !
Les nuages épais que formait la poussiere
Du soleil dans les champs dérobaient la lumiere.
Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces moments salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillants
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants :
Ses mains ne chargeaient point les rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées
Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort :
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.
Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche; et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages:
On voit les bataillons rompns et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables:
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir:
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs
têtes:
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible:
C'est là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts,
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent:
D'un cours précipité sur la breche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.

Il monte : il a déja, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la discorde cruelle
Se baigne dans le sang qu'on verse pour elle.
Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de brouze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succede avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la breche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux:
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient
ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatignés ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées:
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt, renversant sa barriere impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux

Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés ;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes ;
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux ;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue :
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles ;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,

Egorger tes sujets, et régner sur des morts?
Arrête!..» A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'océan qui s'appaise et qui gronde:
« O fatal habitant de l'invisible monde!
« Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?»
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
« Je suis cet heureux roi que la France révere,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur:
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.»
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son pere échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger

Le pere des Bonrbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'nn œil triste et tranquille.
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, penple faible et sans foi,
Jusqn'à quand voulez-vons combattre votre roi?
Alors, ainsi qne l'astre anteur de la lnmiere,
Après avoir rempli sa brûlante carriere,
Au bord de l'horizon brille d'nn fen plus donx,
Et, plns grand à nos yeux, paraît fnir loin de nous;
Loin des mnrs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein dn saint roi, plein dn Dien qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Lonis, antrefois,
An pied d'nn chêne assis, dicta ses jnstes lois.
Qne vons êtes changé, séjonr jadis aimable!
Vincenne, tn n'es plus qn'un donjon détestable,
Qn'nne prison d'état, qu'nn lieu de désespoir,
Où tombent si souvent dn faîte dn ponvoir
Ces ministres, ces grands, qni tonnent snr nos têtes,
Qni vivent à la conr an milien des tempêtes,
Oppressenrs, opprimés, fiers, hnmbles, tonr-à-tonr,
Tantôt l'horreur dn penple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,
La nnit vint snr Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjonr,
Ces morts et ces combats qn'avait vns l'œil dn jonr.

FIN DU CHANT SIXIEME.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers; et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence,
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie
Elle n'inspire point une infidele joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable, et pure comme lui.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle:
Approchez vers mon fils, venez, couple fidele.
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.

Les veuts, à son aspect, s'arrêtent en silence;
Les souges fortnués, enfants de l'espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis, en ce moment, prenant sou diadême,
Sur le frout dn vaiuqneur il le posa lui-même :
Regne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils ;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le trône, ô Bourbou, ne doit poiut te suffire ;
Des présents de Louis le moindre est son empire.
C'est pen d'être uu héros, un couquérant, un roi ;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rieu fait pour toi.
Tous ces honnenrs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaiues vertus récompense fragile,
Un daugereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir nn plus durable empire,
Pour te récompenser, bieu moins que pour t'iustruire.
Vieus, obéis, suis moi par de nouveaux chemius :
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins.
L'un et l'autre, à ces mots, daus un char de lumiere,
Des cieux, eu un moment, traversent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, et diviser les airs :
Et telle s'éleva cette uue embrasée
Qui, dérobaut aux yenx le maître d'Elisée,
Daus un céleste char, de flamme euvironné,
L'emporta loin des bords de ce globe étouné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pn nous cacher leur marche et leurs distances,

Lnit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tonrne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumiere;
Il donne, en se montrant, la vie à la matiere,
Et dispense les jonrs, les saisons, et les ans,
A des moudes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur conrse, et s'évitent saus cesse;
Et, servant l'un à l'autre et de regle et d'appui,
Se prêtent les clartés qn'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin daus cet espace
Où la matiere nage, et qne Dieu senl embrasse,
Sont des soleils saus nombre, et des mondes saus fin.
Dans cet abyme immense il lenr onvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.
C'est là qne le héros suit son céleste guide;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers
Qui remplissent les corps et penplent l'nnivers.
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossiere à jamais dégagées.
Un jnge incorrnptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés:
C'est cet être infini qn'on sert et qn'on ignore.
Sons des noms différents le monde entier l'adore.
Dn haut de l'empyrée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'errenrs,
Ces portraits insensés qne l'hnmaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort anprès de lui, fille affreuse dn temps,
De ce triste univers conduit les habitants:
Elle amene à la fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes;

Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitants de ces froides contrées
Qn'assiegent de glaçons les mers hyperborées;
Cenx qui de l'Amérique habiteut les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inqniete,
A la droite de Dien cherche en vain son prophete.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,
Y vieut vauter en vain ses vœux et ses tourments.
Eclairés à l'instant, ces morts daus le silence
Attendent, en tremblant, l'éternelle sentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend et counaît tout,
D'nn conp-d'œil les punit, d'nn coup-d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jngement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de Dien sur eux la justice snprême?
Ce Dieu les pnnit-il d'avoir fermé lenrs yeux
Aux clartés qne lui-même il plaça si loin d'eux?
Ponrrait-il les juger, tel qn'un injnste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître
Non. Dien nons a créés, Dien nous veut sauver tous.
Par-tont il nons instruit, par-tout il parle à nous;
Il grave en tous les cœurs la loi de la natnre,
Senle à jamais la même, et seule tonjours pnre.
Snr cette loi, sans doute, il juge les païens;
Et, si leur cœur fut juste, ils out été chrétiens. »
Tandis que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystere une indiscrete vue,

An pied dn trône même nne voix s'entendit ;
Le ciel s'en ébranla, l'nnivers en frémit ;
Ses accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Qnand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut ponr l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
« A ta faible raison garde-toi de te rendre :
Dien t'a fait ponr l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yenx, qn'il regne dans ton cœnr;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'errenr ;
Mais il pnnit aussi tonte errenr volontaire.
Mortel, ouvre les yeux qnand son soleil t'éclaire. »
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antiqne chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisants.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affrense mort, et la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrents de fnmée ! et quels feux effroyables !
Qnels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sons mes pas !
O mon fils, vons voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime :
Snivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt anx portes des enfers.
Là, gît la sombre envie, à l'œil timide et lonche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire ;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, et détruit les vertus ;
L'ambition sanglante, inquiete, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;)
Le faux zele étalant ses barbares maximes ;
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés :
Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?
Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes :
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi !
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !
Mon pere, il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis que, dans Paris, tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la ligue l'invoque, et que Rome le loue,
Ici, dans les tourments, l'enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus séveres lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont
permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des rois leurs insolents ministres:
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui, des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent, les premiers, à d'indignes encheres
L'inestimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La race des humains soit en foule engloutie,

Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mere!
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévere,
A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!
Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains;
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un pere, il punit ses enfants;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des moments de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.
Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité;
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue,
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;

Ils desirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les fenx d'nne éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là, regnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là, sont les vrais héros; là, vivent les vrais sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent dn haut des cieux sur l'empire des lis.
Les plus grands eunemis, les plus fiers adversaires,
Rénnis dans ces lieux, n'y sont plns que des freres.
Le sage Louis douze, an milien de ces rois,
S'éleve comme un cedre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs;
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidele,
Qui seul aima la France, et fut senl aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire;
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heurenx temps, sous un autre Louis!
Plus loin sont ces guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas lenr furie;
La Trémouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,
Gnesclin le destrncteur et le veugeur des rois,
Le vertueux Bayard, et vous, brave amazone,
La honte des Anglais, et le soutien du trône.
Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chere:

Mais, enfants de l'église, ils ont chéri leur mere;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité;
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable:
La main de l'éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître,
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfants!

Que tu dois éprouver de faiblesses houtenses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retrauches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi!
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siecles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présents.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changements attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
Approchons-nous: le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils:
Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibere;
Mais il n'égalera ni son fils ni son pere.
Heuri, dans ce moment, voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis:
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats:
Il les prend pour des rois... Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,

Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au ponvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami;
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage:
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France.
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu sauras t'en venger;
Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous.
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siecle heureux de Louis, siecle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,

C'est toi qui dans la France amenes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux ;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere ?
L'erreur présomptueuse, à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grece et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes ;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour-à-tour la terreur et l'appui de son maître ;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugene.

Quel est ce jeune prince en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône...
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne ?
La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter ;
Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu, ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse !
La France sous son regne eût été trop heureuse !
Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jour rempli d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mere et le fils !
Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfants de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé donce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Un plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître ;
Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître ;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour
eux.
France, reprends sous lui ta majesté premiere,

Perce la triste nuit qui couvrait ta lumiere;
Que les arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan se demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois; c'est assez pour ta gloire:
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux, sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilants.
Né pour tous les emplois, il a tous les talents,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'est pas roi, mon fils; mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerriere
De l'aigle des Germains brisait la tête altiere.
O mon pere! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne, à nos genoux, vient demander des rois:
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.

Philippe... A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand évènement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?
Il dit: en ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du temple des destins les portes se fermerent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipserent.
L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres:
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut, sur le mont Sina, consulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ses pieds, couchés dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiere.

FIN DU CHANT SEPTIEME.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, et Saint-Paul, et Brissac.
Ils viennent: la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques uns en tremblant semblaient porter leurs pas,

Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur sang, et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous, auprès de Mayenne, ils viennent se ranger ;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfants de la terre on peint la troupe impie
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.
La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir ;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale, le premier, se leve à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours
Demandé si long-temps, et différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné :
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie ;
Son pere, qu'aveugla l'amour de la patrie,

Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs rois.
Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son pere,
Servit, par politique, aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, et secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire, au secours de Mayenne:
Et Mayenne, avec lui, crut aux tentes du roi
Reporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat
Où semblaient attachés les destins de l'état!
Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles:
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et, sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmerent;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cacherent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes:

S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes ;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes ;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux :
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime :
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita, dans Sedan, la puissance et le nom ;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangere.
Son casque étincelait des feux les plus brillants
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamants,
Dons chers et précieux dont sa fiere maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois.
Plus loin sont la Trémouille, et Clermont, et Feu-
quieres,

Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguieres;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands évènements.
Ce héros, cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire.
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance;

Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frere en fuyant meurt de la main d'un frere ;
La nature en frémit : et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,

De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie,
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvements intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin:
Aux chefs des légions il les porte soudain.
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Regle, au son de sa voix, sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomtée
Reponssait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,

Repreud, malgré son âge, nne force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants:
C'est nn jenne héros à la flenr de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et menrtriere,
Commençait des combats la fatale carriere;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amonrs, il sortait de lenrs bras.
Hontenx de n'être encor famenx qne par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jonr, sa jeune éponse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'nne maiu tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et convrit, en pleurant, d'un casqne précieux
Ce front si plein de grace et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly daus sa fureur gnerriere:
Parmi des tonrbillons de flamme, de ponssiere,
A travers les blessés, les morts, et les mourants,
De lenrs coursiers fouguenx tous deux pressent les flancs;
Tous deux snr l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée:
Sanglants, converts de fer, et la lance à la maiu,
D'un choc éponvantable ils se frappent sondain.
La terre en retentit, lenrs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nnes,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents:
De lenr mélange affrenx les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs conrsiers, par un snbit effort,
Ces gnerriers malheureux chercheut une autre mort;

Déja brille en lenrs mains le fatal cimeterre.
La discorde accournt; le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étaient à ses côtés.
Malheureux, snspendez vos conps précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'antre ils cherchent nn passage,
Dans ce cœnr ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qni les convrait brille et vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Lenr sang, qui rejaillit, rougit lenr main cruelle;
Lenr bouclier, lenr casque, arrêtant leur effort,
Pare encor qnelqnes conps, et reponsse la mort.
Chacnn d'enx, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vienx d'Ailly, par nn conp malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumiere;
Son casqne auprès de lni ronle snr la ponssiere:
D'Ailly voit son visage: ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tonrnait contre son sein ses parricides armes:
On l'arrête; on s'oppose à sa juste fnreur:
Il s'arrache, en tremblant, de ce lien plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux hnmains, à la gloire;
Et se fnyant lni-même, au milien des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'nnivers.
Là, soit que le soleil rendît le jour an monde,
Soit qu'il finît sa course an vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche ; elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux ; elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle rouvre les yeux ; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres !
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés ?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux :
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne et de Guise !
Vous qui devez venger Paris, Rome, et l'église !
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu ;
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,

Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide.
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabere expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere;
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussiere:
Percé de coups lui-même, il est près de périr...
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir:
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévere,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;
Il rappelle, à sa voix, les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis: songe du moins à lui rester fidele.
Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle,
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,

D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité.
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros; sur lui seul il s'élance;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage!
O vous, mânes sanglants du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidele;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Long-temps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,

L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire,
Combattons; c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air:
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui;
Que la nature entiere, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir versé son sang.
Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger, son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulerent;
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent;
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere;
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée;

Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée:
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent:
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune, et les cieux.
Tout est perdu, dit-il: mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur:
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris;
De la ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure, et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su domter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,

A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence;
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace:
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi:
Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus:

Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et, s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec effroi la mort de rang en rang:
C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumiere était presque ravie
Par ses ordres humains sont rendus à la vie:
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif, il étendait ses soins.

Du vrai, comme du faux, la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légere,
Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célebre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le vatican superbe en fut épouvanté.
Le nord à cette voix tressaillit d'alégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte, et de tristesse.

O malheureux Paris, infideles ligueurs!

O citoyens trompés, et vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre, en ce moment, vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers, il ranimait leur zele:
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.
La discorde en frémit, et redoublant sa rage:
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême:
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit; et soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'amour.

FIN DU CHANT HUITIEME.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Description du temple de l'amour : la discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de madame d'Estrée, si célebre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'éleve un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondements ;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,

Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célebrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystere en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres desirs
Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre:
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide

Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne, avec un sourire, ou la paix, ou la guerre,
Et, répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La discorde soudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés :
Mon frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes fleches invincibles?
Ah! si, de la discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure :
Un roi victorieux écrase mes serpents;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants :
La clémence, avec lui marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottants de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés :
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.

Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa conrse.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source:
Qne sons ton jong, amonr, il gémisse abattn;
Va domter son conrage an sein de la vertn.
C'est toi, tu t'en sonviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule anx pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant ponr toi les soins de l'nnivers,
Fuyant devant Anguste, et te snivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de gnerriers:
Dans ses snperbes mains va flétrir ses lanriers;
Va dn myrte amourenx ceindre sa tête altiere;
Endors entre tes bras son andace gnerriere;
A mon trône ébranlé conrs servir de soutien:
Viens, ma canse est la tienne, et ton regne est le mien.
Ainsi parloit ce monstre; et la voûte tremblante
Répétait les accents de sa voix effrayante.
L'amour qui l'écontait, conché parmi des flenrs,
D'un souris fier et doux répond à ses furenrs.
Il s'arme cependant de ses fleches dorées:
Il fend des vastes cienx les voûtes aznrées;
Et, précédé des jenx, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs français snr l'aile des zéphyrs.
Dans sa course d'abord il déconvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fnt Troie.
Il rit en contemplant, dans ces lienx renommés,
La cendre des palais par ses mains consnmés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,

Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile;
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où, dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure:
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les plaisirs et les graces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour sent, à sa vue, une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés:
Il parle; on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrents suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.
Déja les aquilons, à ses ordres fideles,

Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuse nuit succede au plus beau jour ;
La nature en gémit, et reconnaît l'amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide :
L'amour, en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres ;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagere
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son pere,
Qui, fidele à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée était son nom : la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux ;
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,

Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.
L'amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre:
Il paraît sans flambeau, sans fleches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'amour s'applaudissait en la voyant si belle:
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche et triste austérité
Qui fait fuir les amours, et même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
Il fait plus (à l'amour tout miracle est possible);
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.

A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
Les amants fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour, dans tous ces lieux, fait sentir son pouvoir:
Tout y paraît changé; tous les cœurs y soupirent :
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent ;
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiete, et pousse des soupirs :
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergere, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée ?
Par un charme indomtable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros, et l'amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu premiere il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne ; et son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, et restent consternés.

Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu
croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour sa gloire.
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déja vaincus.
Mais le génie heureux qui préside à la France
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence :
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphere,
Pour y trouver un sage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;
Il alla dans Ivry : là, parmi la licence
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin :
Il s'adresse à Mornay. C'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire ;
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples païens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philosophe austere,
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austere pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée

Un crystal toujours pur, et des flots tonjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la donce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqnenr des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'amour, à chaque instant, redoublant sa victoire,
Le rendait plns henreux, pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs, qni souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses moments et remplissaient ses jonrs.
L'amour, au milieu d'eux, découvre avec colere,
A côté de Mornay, la sagesse sévere:
Il veut sur ce guerrier laucer nn trait vengeur;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur.
Mais Mornay méprisait sa colere et ses charmes;
Tons ses traits impuissants s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux;
Et d'nn œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystere,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il langnissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretieus rien n'altérait les charmes:
Lenrs yeux étaient remplis de ces henreuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amants:
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissements,
Ces transports, ces fnreurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lni seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,

Les amours enfantins désarmaient ce héros :
L'un tenait sa cnirasse encor de sang trempée ;
L'antre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.
La discorde de loin insulte à sa fsiblesse ;
Elle exprime, en grondant, sa barbare alégresse.
Sa fiere activité ménage ces instants :
Elle court de la ligne irriter les serpents ;
Et, tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tons ses enuemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertn languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit, et rougit.
L'un de l'autre, en secret, ils craignaient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde nn morne silence :
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austere, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tont autre eût de Mornay mal reconnn le soin :
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colere ;
Qni m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi :
Je t'ai vn, c'en est fait, et tn me rends à moi ;
Je reprends ma vertu, qne l'amonr m'a ravie :
De ce honteux repos fnyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mntiné
Aime encor les liens dont il fnt enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire :

Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut son maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entiere auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre:
Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.
Il dit: le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré:
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie;
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'amour, qui l'apperçut, jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son empire une nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
Rouvre, à sa douce voix, sa paupiere mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
Mornay, toujours sévere et toujours inflexible,

Entraînait cependant son maître trop sensible.
La force et la vertu leur montrent le chemin ;
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher, loin d'Anet, sa colere et sa honte.

FIN DU CHANT NEUVIEME.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à son armée : il recommence le siege. Combat singulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiege. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces moments dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards ;
Le héros repart au pied de ses remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre ;
Quand l'ange de la France, appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.

Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encore appris à nous cacher;
L'ennemi vient à nous; c'est là qu'il faut marcher,
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu:
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles:
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez au champ de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.
Il se tut à ces mots: les ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence;
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte et leur refus.
Eh bien! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre:
Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris, à l'instant, il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance: nu hérant, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire:
D'Aumale vous attend; ennemis, paraissez.
Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zele poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage;
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur:
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.

Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence ;
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour toi,
Et reçois, en partant, les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit ; le roi l'embrasse ; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Anmale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangerent :
Sur les deux combattants tous les yeux s'attacherent :
Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs noirs et brûlants, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les moustres des enfers,
Le fanatisme affreux, la discorde farouche,
La sombre politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs ;
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;
En faveur de d'Anmale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs ;
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des ailes de feu parcourant sa carriere,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée:
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; nu pouvoir invincible
Fait tomber tons les traits de leur tronpe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
Lorsqne du Dieu des dieux, en son temple apportée,
A ses yenx éblonis l'arche fnt présentée.
Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illnstre avaient fixé les yenx.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carriere.
Henri dn champ d'honnenr lenr ouvre la barriere.
Leur bras n'est point chargé du poids d'nn bonclier;
Ils ne se cachent point sons ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tons denx cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Lenr arme est une épée; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dien, cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
Le courage n'est rien saus ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'Aumale répondit: J'attends tont de mon bras;
C'est de nous qne dépend le destin des combats.

En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel il nous laisse à nous-même:
Le parti le plus juste est celui du vainqueur;
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit: et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne: ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite:
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre:
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux:
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.

Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse:
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Anmale est renversé dans les flots de son sang:
Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémirent:
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent:
« De la ligue à jamais le trône est renversé;
« Tu l'emportes, Bourbon; notre regne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain,
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis; tu frémis; et ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs:
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, et retiennent leur plainte;
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur.

Les cris des assiégeants jusqu'au ciel s'éleverent;
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblerent;
Ils demandent l'assaut: mais l'auguste Louis,
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémeuts le moteur invisible
Contient les aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barriere où se brisent les mers:
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie;
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre; il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leur fureur le temps du repentir.
Il crut que, sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondauce, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémeuce.
Mais le faux zele, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.
Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
Et, fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;

Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle
Montrant déja la mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlements affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Epronva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins, et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misere au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussiere,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.

Que n'osent point tenter les extrêmes miseres !
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miseres publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance, à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les cieux :
Aux autres ils montraient, d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pieds.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein :
Plus cruels que la mort, et la guerre, et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques ;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques,
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiegent les maisons, en enfoncent les portes ;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,

Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultere,
Une fille éplorée à sa tremblante mere:
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'aliments arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misere, et ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité:
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misere;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mere:
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,

Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer:
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas:
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mere et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous!
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours inusité, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste:
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent.
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs:

O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins.
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans:
De mes sujets séduits qu'il comble la misere;
Il en est l'ennemi; j'en dois être le pere.
Je le suis; c'est à moi de nourrir mes enfants,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorants:
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis;
Et, si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
« Henri, de ses sujets ennemi généreux,
« Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »
Il dit; et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs, en ce moment, de peuple se remplissent:
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblants,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrents,

Appelait les enfers, et les mânes errants.
Quel est de ces mourants l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces évènements leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instruments des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
C'est un roi bienfaisant, le modele des rois ;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'éleve, et retombe toujours ?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattants sans courage, et chrétiens sans vertu,
A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?
Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui

Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
Des puissances du siecle ils retranchent la race ;
Taudis que les humains, vils jouets de l'errenr,
Des conseils éternels accnseut la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du nord a livré l'Italie,
L'Espagne anx Africains, Solyme anx Ottomans !
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Qnelquefois sa bonté, favorable anx humains,
Met le sceptre des rois dans d'inuocentes mains.
Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Pere de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple français à son prince rebelle ;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidele :
Aveuglé par son zele, il te désobéit,
Et pense te veuger, alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphaut, ce foudre de la gnerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre ;
Avec taut de vertus, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux pieges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait onvrage
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah ! si du graud Henri ton culte est ignoré, .
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te coun aître :

Donne à l'église un fils, donne à la France un maître ;
Des ligueurs obstinés confonds les vains projets ;
Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ;
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlerent ;
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblerent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la vérité, si long-temps attendue,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il avoue, avec foi, que la religion
Est au-dessus de l'homme et confond la raison.
Il reconnaît l'église ici-bas combattue,
L'église toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne

A ces mysteres saints dont son esprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre, au nom du Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les prêtres sont muets; les Seize, épouvantés,
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son pere.
Dès lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

FIN.

VARIANTES.

CHANT PREMIER.

(Page 35, vers 1.) La premiere édition, donnée in-8° en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats, et ce roi généreux
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la ligue, et fit trembler l'Ibere,
Qui fut de ses sujets le vainqueur et le pere,
Dans Paris subjugué fit adorer ses lois,
Et fut l'amour du monde, et l'exemple des rois.

Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courants,
Au plus juste des rois préféraient des tyrans,
Valois régnait encore, et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les lois étaient sans force, et les droits confondus ;
Ou, pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince, etc.

(Page 36, vers 29.) L'édition de 1723 met :

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés, du même orgueil épris,
De son trône, à ses yeux, disputaient les débris.

(Page 37, vers 15. Et le penple et l'église, etc.) Ce vers, et les quinze suivants, ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723, soit de 1727, ou de 1732, soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiere :

Tronblant tont dans Paris, et, du haut de ses tours,
De Rome et de l'Espagne appelant les secours ;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins était l'ame et l'appui ;
Leurs cœurs impatients volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la superbe espérance,
Destinaient anx Bourbons l'empire de la France.
Déja les deux partis, etc.

(Page 39, vers 9.) L'édition de 1723 avait mis :

Des Anglais en secret allez fléchir la reine.

(Ibid. vers 18.) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, supprimés dans les autres éditions :

Les moments nous sont chers, et le vent nous seconde :
Allez, qu'à mes desseins votre zele réponde ;
Partez, je vous attends pour signaler mes coups.
Qui veut vaincre et régner ne combat pas sans vous.
Il dit : et le héros, etc.

(Page 40, vers 9. Déja des Neustriens, etc.) Voici de quelle maniere ce vers, et les sept qui suivent, sont mis dans l'édition de 1723.

Déja des Neustriens il franchit la campagne;
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne,
Sully qui, dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également et son maître et la France.
Heureux si, mieux instruit de la divine loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi!
A travers deux rochers, etc.

(Ibid. vers 25.) L'édition de 1723 met ainsi ces vers et les suivants :

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre:
Henri court au rivage, et d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de rustiques toits les laboureurs tranquilles
Amassent les trésors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix, au milieu d'eux, comblant leur espérance,
Amene les plaisirs, enfants de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un regne aussi doux fleurir les justes lois?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.

En achevant ces mots, il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte est auprès, dont la simple structure, etc.

(Page 43, vers 15.) Il y avait dans toutes les autres éditions :

Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
De sa sainte cité veut saper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer et du temps.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

(Page 46, vers 4. Suivi de Mornay seul, etc.) L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les suivants :

Le héros en secret est conduit chez la reine :
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amene ;
Et, jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois, etc.

(Ibid. vers 24.) Ce vers, et les trois qui suivent, se trouvent ainsi dans l'édition de 1723 :

Mais, n'employant jamais que la ruse et la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

(Ibid. vers 31. La querelle des rois.) Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1723 les huit vers

suivants, dont les quatre derniers ont été transportés au troisieme chant :

La reine accorda tout à sa noble priere;
De Mars à ses sujets elle ouvre la barriere.
Mille jeunes héros vont bientôt, sur ses pas,
Fendre le sein des mers et chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

(Page 47, vers 25.) Il y avait auparavant :

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, etc.

Nota. Il n'y a que le seul chant second dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.

CHANT III.

(Page 65, vers 10.) Il y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause, en ce jour, protégea la justice.
Je combattis Joyeuse; il fut vaincu : mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave noblesse, à vaincre accoutumée,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.

(Page 67, vers 17.) Il y avait dans les anciennes éditions :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois!
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

(Page 70, vers 20.) On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres; les voici :

Mais Paris, occupé d'un nom si glorieux,
Sur nn chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succede, etc.

(Ibid. vers 31.) Il connaît leurs talents, etc.)
Au lieu de ce vers et des trois suivants, l'édition de 1723 met ceux-ci :

Mais sonvent il se trompe à force de prudence;
Il est irrésolu par trop de prévoyance,
Moins agissant qu'habile; et souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

(Page 71, vers 11.) L'édition de 1723 met ainsi ces vers :

Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa pnissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, et le vôtre, et le mien,
Ce roi dont l'artifice est le plns grand soutien,
Philippe, avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle;
Et Rome, qui devait, etc.

CHANT IV.

(Page 76, vers 28.) On trouve dans les premieres éditions ces vers-ci :

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une course imprévue,
La fureur dans les yeux et la mort dans les mains :
Il arrive, il combat ; il change les destins.
Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
Au milieu des mourants on voit tomber Saveuse.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux ;
Respectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déja sous cette main terrible ;
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang, qui le couvre, efface ses appas, etc.

Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans ce chant, et sur-tout la plupart des comparaisons.

(Page 79, vers 3. Nul ne veut se défendre.) Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivants :

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois
Ces ligueurs redoutés, qui font trembler les rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des supplices :
Tant le faible vulgaire, etc.

(Page 80, vers 9.) Il y avait :

Elle a su sous son joug.

(Ibid. vers 18. Et l'encensoir, etc.) Il y a dans l'édition de 1723 cinq vers que l'auteur a supprimés ; les voici :

C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître
S'explique aux nations par la voix du grand prêtre :
Là, son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur et la simplicité.
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique :
Alors au vatican régnait la politique, etc.

(Page 81, vers 11.) Voici les vers qui étaient dans les éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes ;
La décence y régna, le conclave eut ses lois ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples ;
Et l'église a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache, et beaucoup de tyrans.

(Page 83, vers 1.) Il y avait dans les premieres éditions de Londres :

Ces monstres à l'instant pénetrent un asyle
Où la religion, solitaire, tranquille,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait, dans la priere et dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, etc.

(Page 83 vers 20.) Les premieres éditions de Londres portent :

Soudain la politique et la discorde impie,
Snrprennent en secret leur auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrileges mains;
Prennent ses vêtements, et, fiers de cette injnre,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait, et déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite politique
Pénetre au vaste sein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ses docteurs,
De leurs faux arguments obstinés défenseurs, etc.

(Page 84 vers 16.) Il y avait dans les premieres éditions :

On brise les liens de cette obéissance
Qu'aux enfants des Capets avait juré la France.
La discorde aussitôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain, etc.

(Page 87 vers 25.) Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
Magistrats, leur dit-il, qui tenez, au sénat
Non la place du roi, mais celle de l'état,
Le peuple, assez long-temps opprimé par vous-mêmes,

Vous instruit, par ma voix, de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé.
Je vous défends ici d'oser les reconnaître;
Songez que désormais le peuple est votre maître:
Obéissez... Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le sénat, indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

CHANT V.

(Page 90, vers 1. CEPENDANT s'avançaient, etc.) Ce vers, dans l'édition de 1723, est précédé des huit vers suivants, retranchés dans les autres éditions:

De la noblesse anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la premiere fois,
S'étonnait, en marchant, de servir sous nos rois:
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie;
C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueillenx de combattre et de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Cependant s'avançaient, etc.

(Page 93, vers 31.) Après ce vers on lit, dans l'édition de 1723, les dix vers suivants:

Les enfers sont émus de ces accents funebres;
Un monstre en ce moment sort du fond des ténebres,

Monstre qui de l'abyme et de ses noirs démons
Réunit dans son sein la rage et les poisons:
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs;
C'est lui qui, sous la cendre et couvert dn cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

(Page 93, vers 25.) Il y avait dans la premiere édition de Londres :

Dans Londre il inspira ce peuple de sectaires,
Trembleurs, indépendants, puritains, unitaires.

(Page 96, vers 24.) Il y a dans la premiere édition de Londres :

On ne distingue point le vrai zele et le faux:
Comme la vérité, l'erreur a ses héros.

(Page 97, vers 22.) L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les suivants :

Là sont les instruments de ces sombres mysteres,
Des métaux constellés, d'inconnus caracteres,
Des vases pleins de sang et de serpents affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misere profonde.

(Page 102, vers 11.) Il y avait dans toutes les éditions, et même dans celle de 1751, les vers suivants, qui terminaient le chant :

Insensés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas

Les abymes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miseres,
Changer ce vain triomphe en des larmes ameres
Ce vainqueur, ce héros, qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du trône, allait les foudroyer.
Le sceptre, dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et, certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

CHANT VI.

(Page 106, vers 28.) On ne trouve pas ces vers dans les premieres éditions.

(Page 111, vers 20.) Il y avait dans les dernieres éditions :

D'un œil ferme et stoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre;
Et son rare courage, au milieu des combats,
Sait affronter la mort et ne la donner pas.

(Page 115, vers 7.) Il y a dans l'édition de 1727 :

O fatal habitant de l'invisible monde!
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des cieux?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?

CHANT VII.

(Page 117, vers 1.) Tout le commencement de ce chant est entièrement différent dans l'édition de 1723. Le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs;
Un silence profond régnait dans l'univers.
Henri, près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros descendu de la voûte des cieux,
Ministre de Dieu même apparut à ses yeux:
C'était ce saint guerrier qui, loin du bord celtique,
Alla vaincre et mourir sur les sables d'Afrique,
Le généreux Louis, le pere des Bonrbons,
A qui Dien prodigua ses plus augustes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant diadême;
Au front du nouvean prince il le posa lui-même:
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis;
Acceptez-moi pour pere, et devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida sur ma trace,
Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace;
Je reconnais mon sang, que Dieu vous a transmis;
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire:
Possédez ma sagesse, ainsi que mon empire.
C'est peu qu'un vain éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile.

D'un bien plus précieux osez être jaloux:
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerriere,
Comme sous son appui, marcher à sa lumiere?
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfants!
Que vous éprouverez de faiblesses honteuses!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins.
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumiere,
Des cieux en un moment pénétrer la carriere;
Comme on voit, dans la nuit, la foudre et les éclairs
Courir d'un pole à l'autre, et diviser les airs.

(Page 118, vers 28.) On trouve immédiatement après, dans l'édition de Londres de 1727:

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde
Disposa l'Eternel au premier jour du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux;
C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance
Ces esprits immortels, enfants de son essence,
Qui, soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, et peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossiere à jamais dégagées.
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
D'une course rapide elles volent soudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
Ramenent la froidure, et siffient dans les airs;

Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels passagers les troupes innombrables.

Et dans l'édition de 1723, après ce vers,

Des mortels passagers les troupes innombrables,

on lisait :

Un juge incorruptible, avec d'égales lois,
Y ramasse à ses pieds les peuples et les rois.
Tout frémit devant lui; les morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence :
Lui, qui dans un moment, voit, entend, connaît tout,
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les absout:
De ses ministres saints la troupe inexorable
Sépare incessamment l'innocent du coupable;
Donne aux uns des plaisirs, aux autres des tourments,
Des vertus et du crime éternels monuments.
Mais d'où partent, grand Dieu ! ces cris épouvantables?

(Page 120, vers 10.) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers :

Leurs tourments et leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zele emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La nature, ici-bas, sa fille et notre mere,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire;

De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
Mais pure en notre enfance, et par l'âge altérée,
Elle plenre ses fils dont elle est ignorée:
Elle pleure; et ses cris, que nons n'entendons pas,
S'élevent contre nons dans la nuit dn trépas.

(Page 121, vers 31.) Au lieu de ce vers et des onze suivants, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723:

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
Le désespoir, la mort, la fureur, le carnage,
Et ces vices affreux, suivis par les donleurs,
Formés dans les enfers, ou plntôt dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain; la lâche perfidie,
Qui d'abord, en rampant, se cache et s'humilie,
Puis, tout-à-coup, levant nn homicide bras,
Fait siffler ses serpents, et porte le trépas;
L'avarice an teint pâle, et la haine, et l'envie,
Le mensonge, et sur-tont sa sœnr l'hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'eucensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage et son venin;
Le faux zele éclatant, etc.

(Page 123, vers 21.) Etes-vous en ces lieux, etc.) Au lieu de ce vers et des sept qui le suivent, en voici huit autres, qu'on lit dans l'édition de 1723:

Le snjet révolté, le lâche adnlateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux même qui, nourris an sein de la mollesse,
N'ont en pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse;
Ceux qui, livrés sans crainte à des penchants flatteurs,

N'ont connn, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri, etc.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés :

Il est, il est aussi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.

(Page 125, vers 29.) L'édition de 1723 met ici une suite de vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions; les voici :

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
Voit Henri qui s'avance, et reconnaît son fils:
Le héros, attendri, tombe aux pieds de son pere;
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chere,
Trois fois son pere échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à sa voix:
Les Martels, les Pepins, l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier, poursuivant ses desseins:
Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins;
Avançons, il est temps de vous faire connaître
Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, etc.

(Page 129, vers 26.) Il y avait dans les précédentes éditions :

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.

(Page 130, vers 23.) Au lieu de ce vers et des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

De l'empire français douce et frêle espérance.
O vous qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous vos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;
Conduisez par la main son enfance docile :
Le sentier des vertus à cet âge est facile ;
Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression ;
Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire ;
Age heureux, où lui-même, ignorant son pouvoir,
Vit tranquille et soumis aux regles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ;
Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est maître ;
Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner ; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense ;
Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
Change son regne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chérisse les lois,
Bien pur, présent du ciel, et peu connu des rois ;

Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri Quatre et moi-même.

(Page 131, vers 20.) Il y a dans l'édition de 1727 :

Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers :

Près de ce jeune roi regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux;
Il unit les talents d'un sujet et d'un maître :
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

CHANT VIII.

(Page 133, vers 1.) Voici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris, toujours injuste et toujours furieux,
De la mort de son roi rendait graces aux cieux :
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance.
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ses états pour la premiere fois :
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône sous leurs pas les routes applanies;
Un chef infatigable et plein de fermeté,
Instruit par le travail et par l'adversité,
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,

Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
Il crut qu'il était temps d'envoyer un secours
Demandé si long-temps, et différé toujours.
Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vient se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

(Page 135, vers 14.) Il manque ces quatre vers-ci, qui sont dans l'éditiou de 1723:

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne et ses ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

(Ibid. vers 16.) Après ce vers, on lit les suivants daus l'édition de 1723, dout la plupart sont changés dans les autres éditious:

Là souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,
Du son de leur musette éveillaient les échos;
Là, les nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le daim léger et le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphyrs habitaient sur ces bords;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès, en un moment, vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissant dans les sillons.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmerent;
Dans le fond des forêts les nymphes se cacherent;
Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,

Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitants malheureux, etc.

(Page 136, vers 20.) On voit dans l'édition de 1723 ce qui suit :

Sanci, brave guerrier, ministre, magistrat,
Estimé dans l'armée, à la cour, au sénat;
La Trémouille, Clermont, Tournemine et d'Angenne;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissent Givri, Noailles et Feuquieres,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguieres, etc.

(Page 139, vers 4.) Il y a dans l'édition de 1727, et les autres :

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie?
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté :
D'Aumale vient à nous; marchons de ce côté.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte, etc.

(Page 143, vers 11.) L'édition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois-je? c'est ton roi qui vole à ton secours;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant.
D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie, etc.

(Page 144, vers 29.) Voici les vers qui se trou-

vent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
Esclave dn tyran qui fit périr son pere.
Malheurenx ! il osait, snr un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire et le danger;
Et, dans ses fers hontenx chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son pere et sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber sondain;
Le fer étincelant, etc.

(Page 145, vers 19.) Il y avait dans la premiere édition :

Sur son corps tout sanglant le roi, sans résistance,
Tel qu'un fondre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
A chaque instant sur lui snspendait le trépas.
Ce bras, vaillant Mayenne, allait trancher ta vie;
La ligue en pâlissait, la guerre était finie:
Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant;
On l'entonre, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ! au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue.
C'est ainsi qu'autrefois, dans ces temps fabuleux
Que l'amour dn mensonge a rendus trop fameux,
Au pied de ces remparts qu'Hector ne pnt défendre,
Dans ces combats sanglants, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux
Par un fer sacrilege oser blesser les dieux.

(Page 147, vers 27.) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1724 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire;

Henri voulait vous vaincre, et non pas vous détruire :
C'est la seule vertu qui doit vous désarmer.
Vivez; c'est trop me craindre : apprenez à m'aimer.
Il dit, et dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, etc.

(Page 148, vers 9.) Au lieu de ces quatre vers on lit dans l'édition de 1740 :

C'est un Dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,
Console les vaincus, applaudit aux vainquenrs,
Soulage, récompense, et gagne tous les cœurs.

CHANT IX.

(Page 150, vers 12.) Au lieu des huit vers suivants, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmants habite l'indolence.
Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appesantis qu'énerve le repos.
Dans nn loisir profond, aux soins inaccessible,
La mollesse entretient un silence paisible.
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amants, etc.

(Page 152, vers 8.) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en sa faible main les destins de la terre.

(Page 153, vers 29.) L'édition de 1723 met ainsi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(Page 154, vers 8.) Dans l'édition de 1723, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont son pouvoir aimable éternisa la veine,
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ses jours,
Sur ces bords enchantés soupirait ses amours.

(Page 155, vers 22.) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

(Page 156, vers 15.) Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers, et de quelques uns des suivants :

Au devant du monarque il conduisit ses pas :
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble et ces émotions
Que forment, en naissant, les grandes passions.

(Page 157, vers 30. N'aime, ne voit, n'entend, etc.) Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723 :

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres plaisirs désarmer ce héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui dn trône, et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes,
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus, etc.

(Page 163, vers 21.) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723 :

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévere.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire :
Viens, le cœur de ton prince, etc.

CHANT X.

(Page 146, vers 1. Ces moments dangereux etc.) Voici de quelle maniere commence l'édition de 1723 :

Le temps vole, et sa perte est toujours dangereuse.
En vain dn grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu :
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux moments perdus dans la mollesse,

Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégresse.
Déja, dans leur asyle oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

(Page 167, vers 20.) Tous ces vers n'étaient pas dans les premieres éditions.

(Page 169, vers 3. Ils demandent l'assaut, etc.) Au lieu de ce vers et des neuf qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

Mais, d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ses traits déja tournés sur eux;
Il voulait les sauver de leur propre furie:
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie,
Armé pour les punir, prompt à les épargner, etc.

(Page 169, vers 27. Mais le faux zele, hélas! etc.) Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas, en cette occasion,
Ce que pouvaient les Seize et la religion.

(Page 176, vers 12.) Au lieu de ces vers et des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727 :

Malgré tant de clameurs et de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux, etc.
Par des coups effrayants souvent ce Dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux:
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices;
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,

Combat pour sa défense, et marche à ses côtés.

Et quelques vers après,

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le saint roi, qui, du haut de la voûte divine,
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

(Page 178, vers 22.) Il y avait dans l'édition de 1727 :

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfants de cent nouveaux docteurs.

Et dans celle de 1723, le poëme se terminait par ces mots :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiere immortelle;
Ces rayons desirés enflamment ses esprits:
Il avance avec elle aux remparts de Paris:
Il parle; et les remparts tombent en sa présence;
Les ligueurs éperdus implorent sa clémence;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son pere.

FIN DES VARIANTES.

627099
SBN

EDITIONS STEREOTYPES

QUI SONT ACTUELLEMENT EN VENTE,

seulement chez P. DIDOT *l'aîné, imprimeur, au Palais des Sciences et Arts;*

et F. DIDOT, *libraire, rue de Thionville, n°* 1850.

(Messidor an 8. Juin 1800.)

FABLES DE LA FONTAINE, suivies d'Adonis, poëme, 2 vol. in-18, pap. ord., en feuilles, 1. fr. 20 c. *Id.* en pap. fin, 2 f. *Id.* en pap. vél. 6 f. *Id.* en gr. pap. vél. 9 f.

OEUVRES COMPLETES DE BOILEAU, 2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 1 f. 50 c. *id.* en pap. fin, 2 f. 50 c. *Id.* en pap. vél. 6 f. *Id.* en gr. pap. vél. 9 f.

ODES, CANTATES, EPÎTRES, ET POÉSIES DIVERSES DE J. B. ROUSSEAU, 2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 1 f. 30 c. *Id.* pap. fin, 2 f. *Id.* en pap. vél. 6 f. *Id.* en gr. pap. vél. 9 f.

TÉLÉMAQUE, 2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 1 f. 20 c. *Id.* en pap. fin, 2 f. *Id.* en pap. vél. 6 f. *Id.* en gr. pap. vél. 9 f.

OEUVRES DE MOLIERE, 8 vol in-18, pap. ord., en feuilles, 5 f. 20 c. *Id.* en pap. fin, 8 f. *Id.* en pap. vél. 24 f. *Id.* en gr. pap. vél. 36 f.

CHEFS-D'OEUVRE DE P. ET TH. CORNEILLE, 4 v. in-18, en feuilles, pap. ord. 3 f. *Id.* pap. fin. 5 fr. *Id.* pap. vél. 12 f. *Id.* gr. pap. vél. 18 f.

LA HENRIADE DE VOLTAIRE, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 65 c. *Id.* en pap. fin, 1 f. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50 c.

Poésies de Malherbe, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 75 c. *Id.* en pap. fin, 1 f. 25 c. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50 c.

Poemes et discours en vers de Voltaire, 1 vol. in-18. *Sous presse.*

Epîtres, satires, et odes, du même, 1 vol. in-18. *Sous presse.*

Contes en vers, et poésies mêlées, du même, 1 v. in-18. *Sous presse.*

OEuvres de Regnard, 4 vol. in-18. *Sous presse.*

OEuvres de Crébillon, 3 vol. in-18. *Sous presse.*

Aminta del Tasso, 1 vol. in-18. *Sous presse.*

Publius Virgilius Maro, 1 vol. in-18, orné d'une carte géographique et de petites vignettes gravées d'après l'antique, pap. ord. 75 c. *Id.* en pap. fin, 1 f. 25 c. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50 c.

Phaedri Fabularum libri quinque, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 30 c. *Id.* en pap. fin, 50 c. *Id.* en pap. vél. 1 f. 50 c. *Id.* en gr. pap. vél. 2 f. 50 c.

Cornelii Nepotis Vitae imperatorum, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 40 c. *Id.* en pap. fin, 75 c. *id.* en pap. vél. 2 f. *Id.* en gr. pap. vél. 3 f.

Quintus Horatius Flaccus, 1 vol. in-18, avec des notes extraites de Jean Bond, orné de vignettes gravées d'après l'antique. *Sous presse.*

The Vicar of Wakefield, avec des notes, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 75 c. *Id.* en pap. fin, 1 f. 25 c. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50 c.

Letters of mylady Wortley Montague, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 75 c. *Id.* en pap. fin,

1 f. 25 c. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50.

THE SENTIMENTAL JOURNEY, 1 vol. in-18, en feuilles, pap. ord. 75 c. *Id.* en pap. fin, 1 f. 25 c. *Id.* en pap. vél. 3 f. *Id.* en gr. pap. vél. 4 f. 50 c.

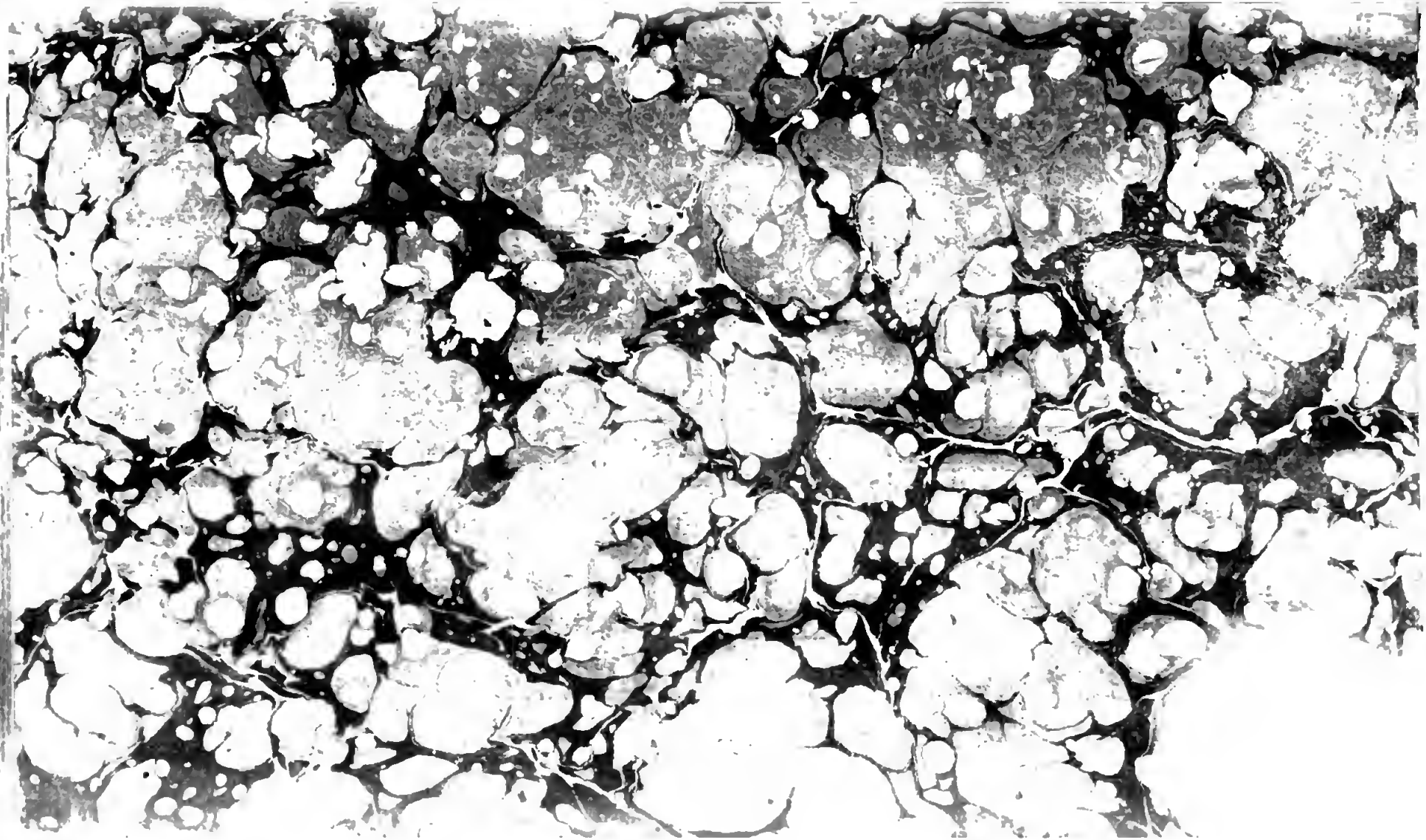
FABLES OF GAY AND MOORE, 1 vol. in-18. *Sous presse.*

N. B. Successivement la plupart des ouvrages déja publiés format in-18 reparoîtront sous le format in-12, d'un caractere un peu plus fort.

N. B. Il a été tiré de toutes les éditions ci-dessus quelques exemplaires en grand format sur VÉLIN.

Sous presse.

OEUVRES DE MICHEL MONTAIGNE, in-12.

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE, in-12.

Cette édition sera donnée volume par volume pour la plus grande commodité des acquéreurs; et, pour accélérer leur jouissance, on commencera par les ouvrages qui sont d'un intérêt plus général, réservant pour la fin le petit nombre de ceux qui peuvent être moins importants. Ainsi en très peu de temps, et presque sans y penser, puisque les frais ne s'en feront que successivement, et, si l'on veut, volume par volume, on se trouvera propriétaire d'un ouvrage aussi précieux qu'immense.